



Le tableau de l'amour – épisode 2 Josette Mariani

On entend au loin le grondement des tonnerres, le ciel est sombre, l'air chaud et humide. Dans la pièce on devine les formes mais personne n'a pensé à éclairer la petite lampe accrochée au plafond et qui fait une tache blanche dans le décor. Cette mansarde paraît encore plus lugubre et l'amoncellement de divers objets laisse à peine apercevoir un morceau de parquet taché par des restes colorés de peinture. L'homme est assis devant sa toile, sa main tenant un pinceau et devant la fenêtre on devine la jeune femme recroquevillée sur sa chaise, l'air absent. Elle ne lit pas, elle a un air triste et comme perdue dans ses pensées. Ses cheveux cachent presque son visage mais elle n'a aucun geste pour les arranger. On dirait qu'au contraire elle cherche à dissimuler ses traits et se mettre encore plus dans l'ombre pour ne rien dévoiler, mais on aperçoit pourtant la minuscule ride qui vient d'apparaître sur son front. Soudain elle se lève, s'étire, s'approche de lui et d'une voix éteinte, murmure : « C'est bon, je peux partir ? »

Il acquiesce de la tête mais ne la regarde pas. Elle le frôle presque, laissant un peu de son parfum et le doux bruissement de sa robe qui touche le sol puis la porte se referme sur elle, sans bruit. Elle n'a pas jeté un regard au tableau et après son départ l'attitude de l'homme change comme s'il sortait d'un mauvais rêve, secoue la tête, repousse un mèche qui cachait ses yeux, s'agite alors et se met à peindre comme un automate. Sur la toile, apparaissent des nuages sombres, des gris et du noir qui viennent obscurcir le fond du paysage et même la robe perd ses couleurs chatoyantes. Sur le visage du peintre on lit la colère et la douleur et soudain des larmes jaillissent. D'un revers de manche il les essuie sans prendre garde à la peinture qui vient laisser des traces sombres sur ses joues. La pluie se met crépiter sur les carreaux et la pièce est presque plongée dans le noir. Pourtant le pinceau continue son va et vient sans bruit et sur la toile la jeune femme semble avoir vieilli tout à coup et perdue son merveilleux sourire. On ne reconnaît plus la sublime créature de la première ébauche. On ressent dans le tableau un mélange de tristesse et d'incompréhension, une fatalité qui fait mal. Une douleur profonde, colorée de gris et de noir et plus aucune tache claire. Tout se fond, disparaît dans une uniformité douloureuse. L'homme s'arrête soudain, se lève et en reculant jette un regard sur son œuvre, puis sort sans un bruit.

INFOS Cie du Cèdre

La Cie du Cèdre est une compagnie de théâtre et d'écriture professionnelle. Retrouvez toutes les infos de la Cie du Cèdre concernant ses créations théâtrales, ses ateliers de théâtre et d'écriture, son concours de nouvelles et sa gazette sur : www.cieducedre.com / Facebook : [cieducedre](https://www.facebook.com/cieducedre) / cieducedre@hotmail.com

Moi si j'étais une femme je serais

Charlène Pierart

Le symbole du féminin sacré, l'archétype de la triple déesse, la jeune fille, la mère et la vieille. Je serais l'unité souveraine, la gardienne des temps anciens. Associée à Perséphone, Déméter et Hécate je serais porteuse d'espoir, la foi en l'avenir, la source de vie et la puissance de la sagesse. Je serais l'essence-ciel et la terre-mère ; les racines du monde et le plancher des étoiles. Fouguese et insouciant, comme une fleur qui vient d'éclorre, je serais avide de nouveaux départs. Chaque jour représentant le premier jour du reste de ma vie. Je serais la fenêtre qui s'ouvre face à la porte qui se ferme, celle qui offre le pas de côté. Énergie créatrice, je serais le terreau fertile, l'infiniment possible. J'incarnerais le chant de l'océan primordial, le murmure de l'Univers, la mémoire de l'âme. Multiple, libre et passionnée. Moi-même à chaque instant, sans artifice. Je ferais tomber les murailles, sans fard ni paupière, l'œil du cœur grand ouvert. Marcheuse de l'ombre, enfant du soleil et veilleuse de lune. Les ailes déployées, je transmettrais la magie de l'invisible. Dans l'écho des mots, je serais celle qui rassemble. Extra et ordinaire à la fois, connue et inconnue, je serais la révolution intérieure, l'étincelle qui embrasera les cœurs. Je lèverais les voiles de l'illusion et du vide je ferais jaillir la lumière.

Nostalgie Maryse Lacoste

Je me souviens d'un temps, Oh !! bandes d'inconscients, Où nous pouvions errer Et remplir nos paniers D'objets non nettoyés !!

Aujourd'hui c'est armé De toute la panoplie Du guerrier sanitaire Que nous irons peut-être Tenter cette folie ??

C'est au marché aux puces Portait-il bien son nom ? Où nous allions en bus Nourrir notre addiction Sans craindre les virus

Mais si ce corona Sur tout support se pose Sur cette robe rose Ou ce bel organza Pourrions-nous les porter Sans les voir aimés A 60 degrés Rétrécis ou frippés ??

Adieu vides-greniers ????

INFOS Gazette - REMERCIEMENTS

Idée originale de Céline Tillier, cette gazette littéraire est écrite par les écrivains des ses ateliers d'écriture. Merci à tous pour votre créativité. Merci à Fred pour la mise en page, Romane pour le dessin, la commune de Puylobier. La gazette est disponible pour lecture sur www.cieducedre.com - rubrique : Ecriture et dans les commerces et médiathèques de Puylobier, Trets, Rousset et Peynier.

En Avril

Ne te découvre pas d'un fil



Maya

Le Voyageur de chagrin

Céline Tillier

Elle avait des larmes majuscules, des larmes en forme de lames qui coulaient dans les canyons de sa vie, des larmes qui finissaient en torrents majestueux, qui nourrissaient les océans d'un bleu profond. Quand elle le rencontra, elle était assise sur la berge de sa peine. Lui, naviguait sur un bateau fait de coques de noix et d'ailes de papillons. Il accosta le long de sa tristesse, juste au coin de son œil humide. C'était un voyageur de chagrin, un chapeau melon, des lunettes rondes, une redingote et des yeux secs et rieurs. Il descendit de son bateau de bois, se prit les pieds dans une racine de nénuphar et tomba. Mais son fou rire fit trembler les sauterelles ! Il se releva, secoua ses plumes, tel un paon faisant sa cour. Des étincelles, des poussières de couleurs s'envolèrent dans le soupir du temps. Elle ria à son tour mais son rire était si minuscule que l'horizon ne le remarqua pas, le soleil ne cligna même pas d'un rayon, la lune ne leva même pas un œil et la lumière n'eut aucun émoi. Elle ferma les yeux et ses larmes coulèrent jusqu'à la rivière et remplirent le monde de misère. Le voyageur de chagrin, dans un mouvement de libellule, entra dans son cœur à elle. Il était gros, lourd, et humide aussi. Il posa sa valise, déplia son hamac, sortit son thermos, ses petits gâteaux et déposa le tout sur une très fine membrane de son cœur. Il sortit un livre, s'allongea et laissa la porte de son cœur entrouverte. Une fois installé, il lut à haute voix, avec la douceur d'un chant d'oiseaux, les mots, alors, voyagèrent dans ses veines, inondèrent son corps tout entier, illuminèrent son âme, réconfortèrent sa peau... Cette chaleur de printemps assécha ses larmes, lui procura un doux guili qui la fit éclater de rire... Des rires majuscules qui recouvrirent la plaine d'un vent de gaieté comme une mousse légère... et des larmes si minuscules que les coccinelles vinrent s'y baigner.

Dans la maison aux volets rouges.

Jeanne J

Dans la maison aux volets rouges, Maria aimait les gâteaux à l'anis, les gâteaux espagnol comme dans le temps... son temps à elle. Sur le buffet, des photos, des potions magiques contre l'oubli et la douleur. Mi Amor, le jeune homme dans le cadre argenté souriait à Maria ; Maria, dans le grand fauteuil, croquant le sucre, petits cristaux brillants sur le plaid, sur la chemise.... Mi amor, mort à la guerre, guerre d'Espagne. « Attends dit-elle je te montre, ouvre le tiroir... Il n'y a plus rien ? Où sont-ils passés ? Voyons montre. Ah, celui là c'est mon mari, qu'est ce qu'il fait là ? Cinquante ans je l'ai supporté et puis, tiens je l'ai quitté. Adios por siempre ! Je suis bien maintenant, je ne t'embête pas trop dis ? Tiens, prends un gâteau, donne m'en un autre. Ils sont bons, n'est ce pas ? Presque autant que.... » Maria ferme les yeux, lèvres étirées dans un demi sourire, elle s'est endormie, la main ridée posée sur le cadre argenté. Le réveil posé sur le socle de marbre gris égrène ses tic tac monocordes dans le salon, en silence. Tout doucement, j'ouvre la porte, la rue vivante est là, dans la lumière de juillet. Je la referme, des ombres rodent dans le rêve de Maria. Maria dans l'ombre. Demain et quelques jours encore, Maria ouvrira chaque matin les volets rouges de sa maison. Rouge sera la flamme des souvenirs, rouge le sang, rouge la vie. Mais bientôt les photos jauniront dans les tiroirs et le lit remplacera le fauteuil. Les volets de la maison de Maria sont repeints en bleus, souvent fermés. Devant la porte, une voiture qui part le matin et revient le soir. Une main qui ouvre et referme les volets bleus. L'ombre de Maria passe dans la lumière... se glisse vers l'oubli. Dans la rue, les enfants jouent, à la dinette, à la guerre aussi. Qui se souvient encore ? La mémoire joue des tours. Là vivait Maria, photo de Maria sur une barricade un jour là-bas, en Espagne, Maria, jeune femme, ardente et belle, Maria la Rouge... mi amor ! Qui se souvient ? Une vieille femme vivait là, son nom ? Maria peut être ou Lola. En tout cas elle vivait là, seule. Une espagnole, je crois. « c'est fier les espagnols », c'est ce que l'on dit ! Je l'ai connu, un peu, c'était il y a longtemps, le temps passe. Ah, je me souviens pour les volets, ils étaient rouges. Mais qui vivait là ? Je ne sais plus vraiment... une étrangère je crois.

Ma mère, parlons en de ma mère !

Michèle Adelman

Bon allez les gars, on se l'a fait « à la bien ». On arrache tous mes meubles de là, on vide tout. Il faut rien lui laisser à cette pétasse. Premièrement mon lit, car je ne veux pas qu'elle me fasse une petite sœur qui lui ressemblerait, avec son gigolo du moment. Deuxio, mon miroir, pour pas qu'elle croit qu'elle puisse encore séduire quelqu'un avec sa figure de Folcoche et ses rides de microsillons, aussi gros que ceux de mes vinyles...tiens au fait, je les emporte aussi. Tertio, ma guitare, elle serait capable d'en faire un pot de fleurs mural avec la vigne vierge qui dégueule et pend partout. Ensuite, mes CD et ma chaîne HIFI pour empêcher que les voisins viennent participer à ses fiestas pourries et éviter les mains courantes des autres. Je récupère aussi mes livres et mes BD qu'elle exposait partout pour faire croire qu'elle avait de la culture cette ignare, alors qu'elle lisait que Voici et Gala. Bon, il reste mon lisseur, ma palette de maquillage, elle serait capable d'en faire cadeau à l'autre grande folle de queen de mes deux qui ne sait pas ce qui pousse entre ses deux jambes tellement il ou elle se tâte (on ne sait pas quoi du reste !)

Bon allez, on a tout pris, on évacue cet enfer, cette tôle où rien ne respire l'amour et la famille unie et harmonieuse. Mon pauvre daron a bien fait de se faire la malle. Dans son paradis, il doit taper le carton avec tous ceux qu'elle a éprouvés, ruinés, et déprimés. Bon les clés...qu'est ce que j'ai fait des clés ? Putains de clés ! Ce n'est pas le moment quoi ! Ah les voilà, elles se voient de loin pourtant, avec ce gros pompon rose et les grelots de brebis égarées.

Bon je laisse ouvert en espérant que les gens puissent croire qu'ils participent à un vide-maison.

Interview de mon corps

Agnès Pernet

– Quoi de neuf cher ami depuis la dernière fois ? Vous me semblez bien pâle !
– Il se trouve, figurez-vous que mon cœur a cessé de battre...
– Vous plaisantez j'espère ! je ne peux pas le croire !
– Hé bien vous avez tort car c'est la vérité, ma mort a bien été confirmée. J'ai même eu le privilège d'avoir été autopsié
– Le privilège ?
– Oui je vous le redis, un privilège, si vous aviez pu y assister, vous auriez été estomaqué ! Toutes les beautés que renferme un corps humain... C'est un album de figures extraordinaires, de labyrinthes mystérieux, d'enchevêtrements aussi géniaux qu'inextricables, de muqueuses confortables et gourmandes...
– Mais si vous êtes en train de me parler, vous ne pouvez pas être mort ! Les morts ne parlent pas !
– Détrompez-vous les morts parlent car ils ont une âme, et l'âme voit tout de l'intérieur...
– Parlez-moi de ce que vous avez découvert !
– Cela pourrait prendre une vie, mais ce n'est pas le temps qui manque maintenant
– Je suis tout ouï et pendu à vos lèvres malgré leur décoloration...
– Je me suis inséré et perdu jusqu'au plus profond de moi-même pour y découvrir des bijoux d'une finesse si fragile que mon souffle en fut coupé... Vous verriez ces petites artérioles microscopiquement ciselées, ces veinules ténues dessiner des chevelures frisottées, sinueuses comme des filaments de caramel sur un gâteau feuilleté... C'est pure merveille ! Et ces minuscules alvéoles pulmonaires qui se gonflent et se dégonflent sans jamais se lasser...
– Quelles découvertes !
– Et ce n'est pas fini... entre dédales, circonvolutions, tuyauteries, sas de décompression, stations d'épuration, centre de tri, transfonnements, acheminements, assimilations, machouillements de substances alimentaires, livrés aux milliards de bactéries qui travaillent jours et nuits pour la composition de l'œuvre finale joliment moulée glissant vers la sortie du tunnel sous des formes originalement variées...
– Et votre cerveau l'avez-vous visité, décrypté ?
– Mon cher ami, je n'en suis qu'aux balbutiements...



Il faut peu de choses pour tuer une étoile #2 - Charlotte Mont-Reynaud

Tu feras escale sur la branche du sensible	Gravir des falaises	Assoiffer les <i>pourquoi</i> se remettre à l'endroit	Tu rêves de léger de collines d'insouciance d'invincibles étés	D'être foudroyée d'une décharge de douceur
Questionner ce qui te sépare te chavire	Déchiffrer ce qui tremble N'économiser aucune larme	dans l'empreinte des manquements	D'écarter la violence de ce monde	D'enfanter des jours ambrés comme des haltes apaisées à partir d'où recommencer

Rouge Scarlett - épisode 2

Corinne Tomasini

Puis, je lui propose de la raccompagner chez elle ... Elle accepte en riant et me prend la main en disant "Avant, je connais un endroit très chouette !" Elle me conduit jusqu'à un couloir devant lequel un homme en costume nous interpelle "Venez, les jeunes ! Descendez et dansez !" Elle connaît cette cave, cette possibilité de la danse, de la musique, de la jeunesse. Nous nous y engouffrons. Je reste immobile, elle sort de son minuscule sac un tube de rouge à lèvres et en passe sur sa bouche. Elle comprend que je ne sais pas quoi faire, me confie son sac et rentre avec aplomb dans le dancing où des couples virevoltent sur des rythmes modernes. Le temps de le dire, elle est happée par un danseur qui lui prend la main et la mène dans un rock énergique et joyeux. Je la vois tourner avec souplesse, sa robe fine accompagne son corps et me laisse deviner sa fine silhouette ! Elle tourne, s'épuise, tombe sur une chaise, elle a très soif. Je comprends que son appartement, à la rue Mitchell, est bien trop éloigné. Elle me demande avec assurance si je n'habite pas plus près. Je ne sais plus où je suis, je ne réfléchis plus, je me laisse emporter dans cette folie soudaine. Une fois chez moi, elle retire sa robe naturellement et ne fait pas de manière quand elle doit ressortir, poitrine nue, pour aller aux toilettes, communes entre deux étages. Son impudeur, sa spontanéité me surprennent et m'épatent. Ensuite, elle se lave entièrement devant l'évier puis vient vers moi pour m'embrasser. Je ne sais pas où mettre mes mains, je sens le goût soyeux de ses lèvres sur les miennes, son souffle, son envie. Elle ne répond pas quand je lui demande si personne ne s'inquiète chez elle. Nous grimpons sur le grand lit des parents, elle m'enlace, m'embrasse, je la caresse doucement et tout à coup elle m'ordonne "Et maintenant, on dort, hein !" et oui, on a dormi comme elle le voulait.

Un vrai conte de fée

A-F

J'aime pas la campagne !

Mais qu'est-ce que je fous là ? Mais quelle idée d'avoir accepté, je le retiens l'autre avec ses propositions à la noix ! Moi, acheter une maison à la campagne, n'importe quoi...La maison bucolique non mais tu vois le genre...Le toit de chaume et la fumée qui sort de la cheminée, je rêve... Quand même, je suis asthmatique ! Et merde, les talons de mes chaussures Prada (700 euros) qui s'enfoncent dans le gazon...Moi, je suis peinarde à Paris. C'est quoi ce besoin qu'ils ont tous d'aller vivre à la campagne ? C'est sale, ça pue, c'est désert, y'a pas un rat pelé. Manquerait plus qu'il y ait Blanche-Neige et les sept nains !!!! La totale ! Je pousse la porte, une sorte de bonhomme, haut comme trois pommes, me tombe dessus ; on vous a jamais dit d'entrer ! (Grincheux), ça tombe bien j'ai pas frappé, ouh ouh ouh, elle est bonne, celle-là, elle sort d'où ? Je me la ferais bien !(Joyeux) . Et cet adorable petit bonhomme qui devient rouge comme une pivoine en plongeant pour refaire les lacets de ses chaussures l'air de rien, mine de tout (Timide). Holà ! Je le sens pas ! Fermez la porte ! Je vais avoir mal à la tête et attraper un rhume (Atchoum). Si t'as mal à la tête, t'as qu'à mettre des chaussures trop petites, t'auras mal ailleurs (Prof). J'hallucine !... Les sept nains !...Et en plus, y'a comme un air de famille, l'autre, là, près de la cheminée il a les mêmes oreilles que moi ! Et celui-là, avec son air niais, qui me saute dessus en me tripotant les nichons...C'est un vrai cauchemar, je vais me réveiller . Ouf ! Je me réveille, un rayon de soleil bucolique passe par la fenêtre et me chatouille les narines, j'éternue, les oiseaux chantent. J'aime pas la campagne !

OH

Raphael Robert

Vous savez planter les choux, apprenez à prononcer les oh ! Votre enfance a-t-elle été traumatisée par un costaud ? Avez-vous pris un râteau ? un coup de marteau ? été la victime d'un ragot ? d'un salaud ? d'un cabot ? Circuliez-vous en Peugeot ? en Renault ? Encouragez-vous Bernard Hinault (dit le blaireau) ? Ecoutez-vous Renaud ? L'accent franc-comtois, même s'il est à couper au couteau, a un avantage sur les accents méridionaux car pour écrire les oh ! Nous ne sommes pas égaux. A Vesoul, Luxeuil, Belfort, Besançon, Baume les dames, Pontarlier, Mamirolle, Arbois, Lons-le-Saunier, Trepot ou Marnoz, on fait la distinction, entre un son qui reste en l'air pour un vélo, une moto, une auto, illico. Pour un badaud, des canaux, des ruraux, on s'attarde un peu plus et pour mettre un manteau, manger un gâteau, des bigorneaux, de la tête de veau, on insiste lourdement sur la dernière syllable. Voilà qui facilite grandement la vie des bambinos du jura, ils évitent ainsi les zéros plus zéros de la tête à toto ! Nos marmots diraient bravo ! A moins d'être sourds comme des pots. Ils se tiennent à carreaux. De Concarneau à Bordeaux, maîtres, maîtresses, fini le rôle de bourreau ! Cessez tout de go l'accent parigot, il n'y aura plus de sots ! Sortons de ce méli-mélo, tous ex aequo à la dictée de Pivot. Imaginez le menu de ce petit resto : en apéro, un sirop de sureau, puis en entrée des bulots, ensuite de la saucisse de Morteau ou du gigot d'agneau, avec des fayots, du Brie de Meaux, pour finir une tarte aux pruneaux. Allons ne soyons pas maso, ne montons pas sur nos grands chevaux, faisons ce cadeau à nos ados ! Voilà pourquoi tout va à vau-l'eau, non mais Allo, au boulot, on peut les sortir du lot, on est tous à fleur de peau, on a tous besoin de repos ! Qu'ai-je fait de mon chapeau ? Cho Ka Ka O Cho cho Cho Chocolat Cho Ka Ka O Cho cho Cho Chocolat

Larvatus prodeo

Invitée - Béatrice Mathieu

Lorsque je regarde autour de moi dans les rues, je ne reconnais plus les gens. Le bas du visage caché par ce morceau de cellulose bleu pâle à bords blancs, ce chiffon indécent, cette scorie d'hôpital et de cabinet dentaire. Cette couleur triste à pleurer qui évoque le sous-vêtement, et les couches des bébés. Ces baillons bleutés sont terribles car leur fragilité évidente cache la force intraitable d'un pouvoir qui nous opprime. Les visages ont disparu et les têtes se courbent de plus en plus vers le sol. Les plus âgés en semblent encore plus ralentis vers la déchéance. On n'entend plus les cris des enfants au sortir de l'école... Je ne peux m'empêcher de penser aux muselières pour animaux, je repense à ces petits ânes de l'Atlas marocain avec leurs mangeoires accrochées à leur tête. Mange et tais-toi. Silence dans les rangs! Que chacun suive bien sagement son chemin et la trace qui lui est assignée. Suivez les flèches et arrêtez-vous dans les ronds. Les regards se font flous et fuyants et les corps aussi se dissolvent dans l'obéissance et la passivité. Certains pourtant se distinguent par des tentatives fantaisistes, masques colorés, masques extravagants. De ce camouflage imposé, ils tirent même un certain plaisir... une forme d'excitation. Cela leur confère un mystère, leur donne peut-être un pouvoir secret. Cette dissimulation libère leur imaginaire et ils avancent masqués en conquérants. Le masque devient jeu et il permet de se dissimuler partiellement comme on le fait en changeant de pseudo ou d'avatar. Et c'est ainsi qu'on vit pleinement à l'heure des réseaux sociaux triomphants. Larvatus prodeo « J'avance masqué », écrit Pascal au début de son oeuvre pour mieux imposer sa démarche philosophique. Larvatus. Ce mot évoque cet état d'anéantissement un peu doux que le masque nous procure, cet endormissement insidieux de notre volonté qui nous maintient à l'état de larve. Mais la larve c'est aussi la promesse d'une métamorphose. N'allons pas nous sortir un jour de nos masques et nous envoler comme des papillons multicolores, avides de retrouver le goût des fleurs?

Parce que c'était lui ...

Xavière Pantalucci

Parce que c'était lui ...

Etoile du berger des vies nomades
havre, hamac sous le saule,
livre ouvert près de l'âtre,
l'ami veille, écoute,
l'ami a tout son temps.

Grammairien de l'âme
il entend
sous les mots
respirer la parole.

Les mots sont des oiseaux captifs:
d'abord ouvrir la cage,
les laisser prendre leur essor,
arborer leur plumage, jouer les cerfs-volants,
habiter la lumière et butiner le vent.
Ecouter moins les mots
que l'onde qui les porte
la ligne mélodique, l'arête vive.
Laisser décanter les paroles en crue,
tamiser leur écume,
convoyer le silence.

Rebouteur-né, il sait d'instinct
la blessure par ou la vie s'en va.
Imposition des mains,
pétale d'alizés,
baume régénérant.

Puis : « va, dit-il, reprends ta route,
je crois en toi. »
Et le doute, un instant
cesse de vous tarauder.
Une péniche vous accompagne
sur la berge.

ART : J.M Basquiat

L'essence même de l'énergie qui hurle, rit,
pleure et touche au plus profond de nous ce
qu'il y a de vivant. Avec un langage qui nous
perce l'âme, un langage définitivement
contemporain qui nous parle de la nuit des
temps. Toutes ces couleurs qui réveillent
notre cœur rouge sang. Ce visage noyé de
couleurs rit de travers et oriente notre désir
du côté de la folie éternelle. *FRED*

Le faire

J'ouvre les yeux et je plonge dans un espace sombre et froid. J'avance lentement pour ne rien perdre des sensations qui m'envahissent à chaque mouvement. Aucun obstacle. Le vide. L'espace infini. L'unique son est celui de ma respiration que j'essaie de ralentir et de rendre plus profonde. Je flotte. Ma vision est limitée par les rebords du casque. J'évite de penser à quelque chose qui pourrait me percuter, de peur que l'anxiété me gagne et me paralyse. A un moment donné je ne pourrai plus avancer, retenu par le câble qui me lie à la navette spatiale. Ce cordon ombilical est attaché à ma combinaison par un simple mousqueton. Il suffirait que je l'ouvre pour me libérer définitivement de toute attache. Une simple pression sur la petite barre rotative. Tout ça se ferait lentement, car aucune précipitation n'est possible dans l'espace. Si « je fais » ça, aucune voix, aucun cri pour me l'empêcher. Aucune panique. Cela se produirait dans un calme sidérant de sérénité. L'issue de cet acte serait la mort après un long voyage dans le noir le plus total, car dans l'espace, en tout cas, là où je suis, aucune lumière, juste la sensation du vide infini, avec l'éventualité qu'un objet venu de nulle part me percute violemment de plein fouet. Ma respiration s'accélérait petit à petit pour s'arrêter et laisser place au silence.

Je viens de m'arrêter net. Je mets ma main sur le mousqueton. Pousse sur la petite barre rotative. Une brûlure envahit mon estomac. L'idée de « le faire » a traversé ma conscience. C'est si simple. Je m'aventure, une fois la brûlure au ventre disparue, à presser sur la petite barre rotative. Ça y est le mousqueton est ouvert, il ne me reste plus qu'à le faire pivoter, je « le fais » et me retrouve relié à la navette par la seule présence de ce bout de métal dans ma main. Ouvrir ! Ouvrir ma main et lâcher prise. Le laisser flotter au bout du cordon, comme un serpent amorphe. Aucune panique. Je « le fais ». L'impensable vient de se produire et tout est calme. Je flotte dans un espace sombre et froid ... et je ferme les yeux.

Boléro

« Danser en temps de guerre, c'est comme cracher à la gueule du diable » Hagoun. Cette citation semble appropriée à cette œuvre abstraite, violente, émotive qu'est le ballet chorégraphié par Maurice Béjart sur le Boléro de Ravel. Ici, point de fioritures classiques, de tulles roses, de voiles, de petits rats gracieux, de fleurs et de cygnes. De la sueur, de l'énergie sauvage, brute ! Les danseurs semblent livrer un bras de fer dans une lutte implacable et sans merci avec la musique obsessionnelle du compositeur dont la progression rythmique uniforme et répétitive semble figurer un cérémonial d'initiation sacrée. Le décor, une table. Déjà, c'est atypique ! Sur la table, rouge comme une flaque de sang vif, un danseur, torse nu, le charismatique Jorge Donn, muse du chorégraphe. Regard magnétique souligné par un maquillage outrancier tel un Dieu égyptien et encadré d'une crinière flamboyante. Posture altièrre, ondulations lascives et bras glissant dans l'espace comme un oiseau de proie, il incarne toute l'animalité de la danse. La mélodie aux accents orientaux distille son pouvoir quasi hypnotique dans mes veines comme une drogue douce. Autour du soliste, quarante danseurs (c'est un ballet exclusivement masculin) dans ce ballet assumé comme volontairement transgressif. C'est avant-gardiste sans être trop intellectuel, sensuel sans être vulgaire ; ça dépoussière le classicisme habituel et injecte un peu de testostérone dans un monde plutôt féminin. Les mouvements souples des bras, coudes cassés, mains sinueuses, évoquent un cobra charmant sa victime, le buste dissocié des hanches et le piston de métronome des jambes renforcent les battements de ce rythme lancinant, obsédant qui observe un lent crescendo pour finir en apothéose. « Leurs mains parlent et leurs pieds semblent écrire ». Paul Valéry résume bien cette discipline. La danse, art du mouvement, n'a rien à raconter mais beaucoup à dire.

LIVRE : By Simon de Céline Tillier

Il y a Luc, Simon et Lili et puis il y a tous les autres, ceux que l'on croise... By Simon est un tourbillon rempli de poésie, d'humour, de philosophie. C'est un voyage, une errance, un vide. A travers ces trois personnages qui s'inspirent et s'aspirent, on se laisse porter par nos rêves, l'amour, l'espoir, l'ailleurs.
Simon, Luc et Lili, trois destins de vie qui se répondent, des résonances comme des évidences.
Lire By Simon c'est partir, lâcher prise et accepter de ne pas tout savoir ... Un abandon.
By Simon est disponible chez tous les libraires, sur fnac.com. Son prix : 8,90€ aux Editions Red'Active.

Fred Ambrosio

Belles choses et petits bonheurs Katia Sakoschek

Un café partagé,
Un amandier en fleurs,
Une bonne nouvelle annoncée,
Un enfant émerveillé,
Un bouquet de violettes,
Des amis bienveillants,
Le retour d'un être aimé,
L'arrivée du printemps,
Un cheval dans un pré,
Un chat qui ronronne,
Un gâteau qui sort du four,
Un grand-père sur le pas de sa porte,
Un parc ensoleillé,
Un lac aux reflets argentés,
Le sourire d'un inconnu,
Un travail achevé,
L'odeur de l'herbe fraîchement coupée,
Le lever du soleil,
Une famille réunie,
Une chanson préférée,
Un arbre de Noël joliment décoré,
La première neige de l'hiver,
La chaleur d'un pull en laine,
Un feu de bois qui crépite,
Une bougie allumée,
La transhumance des moutons,
La tendresse d'un père,
Le réconfort d'un fils,
Les vagues de l'océan,
La douceur d'une grand-mère,
Un champ de tournesols,
Une carte postale dans la boîte aux lettres,
Refaire le monde jusqu'au petit jour,
Un verre de vin à la main,
Un roman passionnant,
Les yeux doux de son chien,
Un jardin qui s'éveille,
Une nuit étoilée,

Une promenade dans les vignes,
Les bourgeons d'un pommier,
La pluie en été,
Le chant des cigales,
Le bruit du vent dans les arbres,
Le bêlement d'un agneau,
Un souvenir, une photo,
Un sommet enneigé,
Une plage de galets,
Le clapotis d'un ruisseau,
Un balcon fleuri,
Une forêt de sapins,
Un verre d'eau fraîche,
Le tic-tac d'une horloge,
L'odeur du bois ciré,
Une maison accueillante,
Un fruit désaltérant,
Un tableau apaisant,
Un lézard sur un mur,
Un poème chantant,
Une danse endiablée,
Des voisins chaleureux,
L'odeur du pain grillé,
Une main tendue,
Un service rendu,
Une visite au musée,
Un dîner sur l'herbe,
Un marronnier en automne,
La cueillette des myrtilles,
Et puis des champignons,
Une balade en vélo,
Voir ses enfants grandir,
Une plante s'épanouir,
Observer les oiseaux,
Tremper ses pieds dans l'eau,
Écrire et donner à lire,
Respirer et rêver,
Faire des bulles de savon,
Les voir s'envoler,
Prendre le temps de vivre,
Prendre le temps d'aimer.



MUSIQUE :

« Out of season » de Beth Gibbons & Rustin Man est un album des matins calmes et des soirs où vous luttez tendrement avec le sommeil, vous redonnant, pour appréhender l'existence, le goût du mystère. Pour ceux qui écoutaient la pop Anglaise des années 90 vous êtes en terrain connu, pour les autres ça vous donnera une idée de ce qui nous caressait le cœur cette époque. *FRED*

